Wolfgang Dahmen

# 16 Les frontières linguistiques extérieures du dacoroumain

**Abstract :** Les caractéristiques de l'espace linguistique roumain ne permettent pas l'application des critères, traditionnels pour les autres régions de langues romanes, permettant l'identification de frontières linguistiques (comme par ex. les faisceaux d'isoglosses) ; de fait, le roumain n'est pas en contact avec d'autres langues romanes mais avec des idiomes morphologiquement différents (en particulier le hongrois et des langues slaves telles que l'ukrainien, le russe, le bulgare et le serbe). Les circonstances historiques (des mouvements migratoires importants et l'appartenance à de grands empires multiethniques surtout) ont en outre empêché que se mettent en place sur une longue durée des frontières qui aient pu acquérir une certaine stabilité. Ainsi des zones de transition de deux voire plusieurs langues dominent-elles en particulier dans le nord-est et le sud-ouest de l'espace linguistique roumain, à l'intérieur desquelles, comme il est habituel, diverses formes de contact linguistique se sont développées, incluant des phénomènes de multilinguisme collectif. Le remaniement des frontières au XX^e^ siècle a apporté quelques modifications à ces rapports traditionnels, surtout le long de la Tisza et du Danube. À l'ouest, la situation est différente, mais d'une autre manière : le territoire linguistique hongrois pénétrait jusqu'au centre de la Roumanie, la Transylvanie ayant dépendu de la partie hongroise de l'empire habsbourgeois. Ici aussi, les mutations politiques de cette dernière centaine d'années ont profondément modifié la situation.

**Keywords :** Bessarabie, Bucovine, Transylvanie, multilinguisme, migration

## 1 Considérations générales

Comme dans nombre d'autres domaines, le roumain (*roumain* est ici, et dans le texte qui suit, employé comme synonyme de *dacoroumain*) se différencie aussi du reste des langues romanes par les considérations qu'on peut en faire sur ses frontières linguistiques. Même si on se réfère à une définition très large de ce dernier terme, comme le font par ex. Ossenkop/Winkelmann (2003, 658) :

> « Sprachgrenzen beruhen letztlich auf kommunikativen Netzen, die durch Besiedelung entstanden sind, durch geographische, politische, administrative oder kirchliche Grenzziehungen geprägt und durch wirtschaftliche Kontakte und Migration beeinflusst worden sind. Sie umschlie-

https://doi.org/10.1515/9783110313390-017

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

ßen Räume, die sich durch intensive kommunikative Kontakte nach innen und weniger intensive oder spärliche kommunikative Kontakte nach außen auszeichnen »,[1]

il s'avère difficile, pour le roumain, de tracer de telles frontières. Alors que, pour des langues comme le français, l'espagnol et l'italien, il est possible de parler de phases plus ou moins longues de continuité des frontières linguistiques, l'espace linguistique roumain est, lui, très loin de cette réalité. Les raisons en sont de diverses natures, les plus importantes étant surtout les trois suivantes :

– Sur le territoire où l'on parle aujourd'hui roumain, il n'y a longtemps eu aucune structure étatique qui ait pu se définir par une langue de référence. Au contraire, ces régions ont fait partie pendant des siècles d'empires très étendus (empire ottoman, monarchie habsbourgeoise) caractérisés par des situations de multilinguisme sur leurs territoires. L'État roumain, en cela identique à de nombreuses entités politiques de l'Europe du Sud-Est, est un produit des efforts entrepris par ces mouvements nationaux du XIXe siècle qui entendaient construire des États nationaux lesquels étaient le plus souvent des constructions multiethniques *de facto*. En outre, l'union des principautés danubiennes de Valachie et de Moldavie de 1859 à 1861 eut par la suite des conséquences territoriales considérables pour la Roumaine : l'édification de la Grande Roumanie (« România Mare ») à la fin de la Première Guerre mondiale, la perte d'une grande partie des territoires acquis en 1918 suite au pacte germano-soviétique et au second arbitrage de Vienne en 1940, la reconquête militaire de la Bessarabie et de la Bucovine un an après, la perte réitérée de ces territoires en 1944 ainsi que la restitution par la Hongrie de la Transylvanie du Nord après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Toutes ces mutations territoriales ont eu sur le tracé extérieur (mais aussi intérieur) des frontières de l'espace roumanophone une influence dont on chercherait en vain le pendant dans les espaces linguistiques romans d'occident. N'oublions pas d'ajouter que le tracé de frontières linguistiques ainsi que la question de savoir quelle langue est majoritairement parlée dans tel ou tel territoire, n'a jamais cessé de servir la légitimation d'exigences politico-territoriales. Ceci a non seulement pesé sur la question des appartenances linguistiques mais a eu aussi, à certains moments, des conséquences très lourdes pour les minorités, allant d'une forte pression assimilatrice en matière linguistique (par ex. en Transylvanie après la « compensation » austro-hongroise de 1867 qui avait déclenché une vague de magyarisation avant que, à peine cinquante ans plus tard et dans la même région,

**1** 'Les frontières linguistiques reposent en fin de compte sur des réseaux de communication nés du peuplement des espaces ; elles sont marquées par la matérialisation de limites géographiques, politiques, administratives ou cléricales et influencées par des contacts économiques et des mouvements migratoires. Elles délimitent des étendues que caractérise une communication intense vers l'intérieur et moins intense, voire réduite, vers l'extérieur' (traduction W.D.).

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

soit lancée une vague de roumanisation suite à la création de la Grande Roumanie) à l'expulsion de minorités précises.

– S'il n'existait pas de frontières étatico-administratives définies par des critères linguistiques, il n'en existait pas non plus de nature clérico-administrative. Tandis que dans les régions linguistiques romanes d'occident, les limites de diocèses, par ex., étaient volontiers utilisées pour justifier les frontières entre langues ou dialectes (pensons aux travaux programmatiques de Morf, par ex. Morf 1911), la situation était complètement différente dans une Europe du Sud-Est marquée par l'orthodoxie. Ainsi on sait que, dès le moment où les Roumains apparaissent dans l'histoire, ils sont mentionnés comme étant « an die bulgarische Kirche gebundene Christen » ('des chrétiens liés à l'Église de Bulgarie' ; Schramm 1997, 337, traduction W.D.). L'autocéphalie tardive de certains pays orthodoxes prend justement ce principe à contre-pied : les frontières étatiques se transforment également en frontières ecclésiastiques, ainsi de l'église orthodoxe roumaine qui devient autocéphale en 1885. Mais le principe de l'autocéphalie peut à son tour aussi générer des problèmes linguistiques : vers quoi les membres d'une communauté orthodoxe, elle-même minorité linguistique d'un autre pays orthodoxe, se tourneront-ils ? La question se pose concrètement pour les Roumains du Timok en Serbie. Sont-ils membres de l'Église orthodoxe serbe ou de l'Église orthodoxe roumaine ? Et en quelle langue célèbrent-ils leur service religieux ? Ces questions sont d'importance quand on s'intéresse aussi aux pratiques linguistiques et à la conservation d'une culture y puisant ses racines. Dans la vallée du Timok, elles ont justement été à la source de nombreux problèmes, et le sont encore aujourd'hui.

– Cependant, on en cherchera la raison essentielle dans le fait que les Roumains, pendant un temps très long, n'ont pas été ou pour le moins pas complètement un peuple sédentaire. La transhumance, à savoir la migration du bétail des alpages en été au pacage en plaine en hiver, a représenté, de longues années encore après le début de l'époque moderne, la forme d'économie et le mode de vie les plus répandus des Roumains ; on s'en fera une idée en lisant l'un des romans roumains les plus populaires, *Baltagul* de Mihail Sadoveanu (première parution en 1930) dont il existe aussi des traductions dans de nombreuses langues. De nos jours, les Aroumains continuent largement de pratiquer la transhumance. Les phénomènes relevant d'observations en contact linguistique qu'on y rencontre (cf. par ex. Kahl 2007) sont sans doute similaires à ceux qui caractérisaient dans le passé l'espace linguistique dacoroumain (Forner a récemment démontré pour la terminologie de l'économie pastorale dans les Alpes du Sud que la transhumance ne débouchait pas automatiquement sur des phénomènes tels que, dans le cas le plus complexe, des unions linguistiques, cf. Forner 2015). Dans l'Europe du Sud-Est, cela a en tout cas mené à l'établissement, au fil des siècles et en particulier sur le pourtour des différentes aires linguistiques, d'un multilinguisme qui, loin d'être exceptionnel, représentait la règle. Ceci a des répercussions

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

importantes sur la perception autant de l'individu pris isolément que de la communauté considérée. Il n'est pas rare d'être dans l'impossibilité de dire si tel ou tel locuteur doit être compté au nombre de telle ou telle langue. En outre, il est pour le moins difficile de rattacher tel ou tel lieu à une communauté de langue précise. Dans une mesure beaucoup plus grande que par ex. en Europe centrale, occidentale ou du Sud-Ouest, on trouve en Europe du Sud-Est, aux confins des aires linguistiques compacts, des zones de transition où non seulement deux langues se côtoient mais aussi, au vrai sens du mot, des compétences multilingues se sont développées. Ainsi, la fixation de frontières linguistiques externes s'avère une entreprise très difficile à mettre en œuvre, et il en va de même des subdivisions dialectales du dacoroumain vu que, contrairement à la plupart des régions de langues romanes de l'Europe où de telles délimitations dialectales sont ou du moins étaient courantes, celles-ci n'existent pas en Europe du Sud-Est.

Une autre particularité de l'aire du roumain, que suffit par ex. à étayer la consultation, dans les manuels usuels, de cartes géographiques représentant la diffusion des langues romanes en Europe (cf. Wartburg 1950, cartes 10, 11 ; Gleßgen [2]2012, 49), vient de ce qu'il n'existe pas seulement des frontières linguistiques externes matérialisant les points de contact du roumain et des langues l'avoisinant (tels que le hongrois, le serbe, le bulgare et l'ukrainien), mais aussi des frontières internes. Celles-ci sont clairement marquées sur les cartes de ces manuels. Étant donné que cet article est censé traiter des frontières linguistiques extérieures du roumain, les frontières intérieures ne seront pas prises en compte ici. D'un autre côté cependant, étant donné que, par « frontières intérieures », on entend ici concrètement celles de la Transylvanie, une mention, ne serait-ce que minime, semble inévitable, car certaines particularités (surtout sociolinguistiques) touchant la frontière commune avec la Hongrie s'expliquent aussi par l'existence d'une frontière analogue à l'intérieur du pays. Par contre, la ligne (encore visible sur les cartes des manuels en question) matérialisant la limite avec l'allemand de Transylvanie peut être, elle, à présent négligée vu qu'entretemps, la minorité allemande a en grande partie quitté le pays. Ceux qui restent sont en outre (linguistiquement aussi) si bien intégrés qu'un représentant de cette communauté, Klaus Iohannis, a été élu Président de la République roumaine fin 2014. Notons au passage cette anecdote symptomatique qui aurait contribué à son élection : lors d'un duel télévisé pendant la campagne électorale, le futur président a montré qu'il savait réciter et chanter l'hymne national à la perfection et avec beaucoup plus d'aisance que son adversaire.

La difficulté à tracer les frontières linguistiques du roumain pour les raisons invoquées ci-dessus semblerait être la justification essentielle du peu d'intérêt porté à ce sujet par la recherche jusqu'à ce jour. Pour ce qui est de l'espace oriental de cette frontière sur le territoire de l'Union soviétique, la difficulté vient aussi du fait que ces réflexions avaient, à l'époque du communisme, une connotation politique qui en empêchait un traitement fondé. La thèse, motivée politiquement, d'une autonomie de

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

la langue moldave ne rendait certes pas impossibles des recherches sur les frontières linguistiques du dacoroumain (si l'objet de la réflexion avait été la frange orientale de l'espace linguistique « moldave ») ; cependant, elle en augmentait de beaucoup la difficulté. Cette impression se concrétise quand on considère le sort des atlas linguistiques roumains (pour une vue d'ensemble cf. Winkelmann 1986 ; Kramer 1993 ; Winkelmann/Lausberg 2001, 1010–1017) : dans les années 30 et 40 du XX^e^ siècle, des enregistrements avaient été réalisés sur le territoire de l'ancienne Grande Roumanie, c'est-à-dire aussi en Bessarabie, pour le compte de *l'Atlas linguistique roumain* (ALR) sous la direction de Sextil Puşcariu. Quelques tomes en avaient été publiés, même au début de la guerre, mais pas la totalité de l'œuvre. Le projet fut repris à partir de 1956 avec la publication la nouvelle série de l'ALR qui, pour l'essentiel, poursuivaient la présentation des documents réunis antérieurement, mais en ne tenant pas compte de la Bessarabie. Le lecteur non averti des particularités du sujet pouvait ainsi avoir l'impression que la frontière linguistique s'étendait jusqu'au Prut et non beaucoup plus à l'est, voire au-delà du Dniestr. Kramer (1993, 15) constate donc avec justesse que de cette manière, « ist die Grenze der wissenschaftlichen Fälschung bereits überschritten » ('la frontière de la falsification scientifique a déjà été dépassée', traduction W.D.).

Évoquons deux intéressants projets d'atlas en relation avec le sujet, sans pour autant que les différents tracés de la frontière linguistique du roumain y aient été explicitement présentés. D'un côté, il s'agit de *l'Atlas linguistique du moldave* (ALMold) conçu et réalisé à l'époque soviétique pour, entre autres, étayer la théorie du bilinguisme. On y trouve les analyses d'enregistrements effectués sur le territoire de l'actuelle République de Moldavie, de la Transnistrie et de l'Ukraine. S'y ajoutent des enregistrements ponctuels en Russie, dans le Caucase et en Asie centrale (Kazakhstan, Kirghizstan) où des émigrants roumanophones (dont on peut pour la plupart douter qu'ils s'y soient installés de leur plein gré) ou leurs descendants avaient été interviewés. Suite aux mutations politiques, à la disparition de l'Union soviétique et à l'abandon de la doctrine du bilinguisme, l'Académie des sciences de Moldavie a repris à son compte ce projet d'atlas linguistique sous la forme d'un atlas régional incluant la Bessarabie, la Bucovine du Nord et la Transnistrie (ALRR-Bas. Bucov.Transn). Le second projet, aux dimensions vraiment transnationales, est celui d'un *Atlas dialectologique des Carpathes* (ADC), hautement intéressant justement en raison de la particularité décrite plus haut de la transhumance pastorale. Le point commun à tous ces projets d'atlas, c'est qu'ils livrent certes des indications relatives aux formes dialectales mais sont maigres en informations quant au tracé de la frontière linguistique puisque justement on ne réussit pas à y déterminer la position sociolinguistique du roumain : est-elle unique ou se situe-t-elle dans un contexte multilingue ou encore se présente-t-elle comme celle d'une langue minoritaire ? À cet égard, l'atlas linguistique de Gustav Weigand (WLAD), conçu au seuil du XX^e^ siècle, livre indirectement de nombreuses informations supplémentaires. Effectivement, Weigand avait publié, dans la revue *Jahresberichte des Instituts für rumänische Spra-*

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

*che* (Annales de l'institut pour la langue roumaine) dont il était l'éditeur, des comptes-rendus réguliers de ses voyages scientifiques en préparation de son atlas, tout en y consignant des remarques sur les lieux où il rencontrait une population roumanophone. Prenons par ex. le passage suivant : « ...ritt ich nach ... Nyir-Adóny, der äußerste Ort in der Tiefebene nach Nordwesten, der rumänische Bevölkerung hat (1500 Rum. 500 Magy. 200 Juden), Nyir-Acsád (1200 Ruthenen, 500 Magy., 150 Jud.) Ér-Mihályfalva (3500 Magy., 800 Jud., 500 Rum.) Ér-Tarcsa (450 Rum. 400 Magy. 80 Jud.)... » (Weigand 1899, 2).[2] Dans l'atlas même, l'aire d'extension de la langue roumaine est représentée à la carte 67. Bien entendu, ces données ne sont plus d'actualité.

Pour ce qui est de la République de Moldavie et d'une partie du sud de l'Ukraine, l'*Atlas de l'Europe de l'Est et du Sud-Est* propose une vue d'ensemble très détaillée et bien localisée de la répartition des populations (cf. figure 1). Les données statistiques contenues dans cet ouvrage reposent sur les recensements réalisés en Ukraine (2001), Roumanie (2002) et Moldavie (2004). Même si bien sûr une certaine prudence est toujours de mise quant à ce genre de données, les informations présentées ici constituent assurément une base assez convaincante et en grande partie actuelle de la situation dans cette région. Des interprétations complètent l'atlas, parmi lesquelles la plus importante est, par rapport à la problématique abordée, celle de l'ouvrage de Heuberger et al. (2010). La République de Moldavie y constitue le point fort de la présentation sans que cela n'empêche les territoires limitrophes de la Roumaine et de l'Ukraine d'être considérés. Pour chaque communauté, un diagramme en couleurs a été établi, permettant ainsi de se faire une bonne idée globale de l'évolution lente et discontinue allant de la partie roumaine de la Moldavie à l'Ukraine en passant par la République de Moldova. Tandis que la couleur violette (pour « roumain ») domine en Moldavie roumaine, violet, vert foncé (pour « russe ») et vert clair (pour « ukrainien ») se mélangent, surtout en Transnistrie, selon des proportions assez variées avant de laisser la place aux nuances vert clair en Ukraine, mais ponctuées ici aussi de nombreuses exceptions (en particulier dans la région de forte tradition roumanophone du Boudgeac dans le sud). La restriction (minime) que l'on peut formuler concernant la pondération de cette carte est que celle-ci n'a pas été conçue autour de la question de l'appartenance linguistique mais de l'identification à une communauté ethnique choisie par les personnes interviewées. Ceci contient au moins deux problématiques : d'un côté, la question de l'usage linguistique n'a justement pas été posée quand bien même il est certainement permis de penser que celle-ci joue un rôle central dans cette classification ; de l'autre, il est toujours nécessaire de considérer

**2** '... je chevauchai jusqu'à ... Nyir-Adóny, endroit le plus en pointe de la basse plaine du nord-ouest comptant une population roumaine (1.500 Roum. 500 Magy. 200 Juifs), Nyir-Acsád (1.200 Ruthènes, 500 Magy., 150 Juifs) Ér-Mihályfalva (3.500 Magy., 800 Juifs, 500 Roum.) Ér-Tarcsa (450 Roum. 400 Magy. 80 Juifs)...' (traduction W.D.).

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

qu'une différence est possible entre perceptions subjective et objective, ce dont à n'en pas douter nos cartographes étaient conscients qui, aux facteurs objectifs tels que la langue, ajoutent des facteurs subjectifs comme « Familientradition, durch die Erziehung vermittelte Leitbilder und Vorstellungen, Prestige oder auch Opportunitätsdenken » ('les traditions familiales, la transmission par l'éducation de référents et de matrices de perception culturels, le prestige ou encore les dispositions à l'opportunisme' ; Heuberger et al. 2010, 3, traduction W.D.).

En outre, on trouve des données partielles concernant l'aire d'extension du roumain hors de Roumanie pour la vallée du Timok dans l'espace linguistique contenu entre Serbie et Bulgarie, ce qui en fait ainsi un objet de réflexion scientifique chez les linguistes et les ethnologues autant de Roumanie que des pays de l'ancienne Yougoslavie. Nommons surtout dans ce contexte les travaux de Flora (1971), Nestorescu (1996) et Vâlsan (1996).

Pour clore ces réflexions, retenons que l'établissement de frontières linguistiques selon les caractéristiques qu'en propose par ex. Goebl[3] est, appliqué au roumain, d'une impossibilité quasiment absolue. Une fragmentation de l'espace avec l'aide des faisceaux d'isoglosses est utile, voire nécessaire, là où des langues de la même famille se délimitent entre elles. C'est le cas des autres langues romanes, mais pas du roumain ; une délimitation des langues romanes entre elles, c'est-à-dire du continuum allant de l'extrême sud-ouest de la péninsule ibérique au nord-est de l'aire linguistique italoromane dans la région d'Istrie (qui s'étendait autrefois le long de la côte dalmate également) ne fonctionne effectivement que si l'on considère les faisceaux d'isoglosses les déterminant. Le roumain, quant à lui, forme une île de romanité au milieu d'une mer de langues appartenant à d'autres familles linguistiques, comme on aime à le répéter de manière quelque peu métaphorique (par ex. Goga 2004) ; il est surtout entouré par des langues slaves ainsi que par le hongrois, pas par d'autres langues romanes. Cette particularité du roumain est très clairement reconnaissable quand on compare entre eux les articles relatifs aux frontières linguistiques du *Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen*, le manuel d'histoire linguistique des langues romanes (Banfi 2003 ; Goebl 2003 ; Ossenkop/Winkelmann 2003 ; Wüest 2003). Pour toutes ces raisons, priorité sera surtout donnée dans ce qui suit aux réflexions sociolinguistiques et de politique linguistique, plutôt que de géographie des langues. C'est pourquoi on a choisi de présenter la situation du roumain dans les États avoisinant la Roumanie.

**3** Goebl (2003, 632) : « raumteilende und linienartig ausgeprägte Phänomene in Form von Isoglossenbündeln » ('phénomènes linéaires partageant l'espace en faisceaux d'isoglosses', traduction W.D.).

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

## 2 Ukraine

Considérer le roumain sur la base des points de contact et de son aire de côtoiement avec l'ukrainien dans l'actuelle Ukraine nécessite de différencier entre trois régions :

a) la Transcarpatie au nord-ouest de la Roumanie, où la Tisza (en français aussi Theisse ou Teysse) forme sur de nombreux kilomètres la frontière politique entre ces deux États,
b) la Bucovine, divisée de nos jours entre une partie nord située sur le territoire de l'Ukraine et une partie sud appartenant à la Roumanie, ainsi que
c) la partie jouxtant la Roumanie et la République moldave à l'est et au sud-est, essentiellement le Boudgeac dans la région administrative d'Odessa, qui formait à l'origine le sud de la Bessarabie.

Si l'on se base sur les résultats du recensement de 2001 réalisé pour l'ensemble de l'Ukraine, la population roumanophone compte un peu plus de 400.000 locuteurs ce qui la situe à la troisième place derrière l'ukrainien et le russe, même si cela correspond à moins d'un petit pourcent de l'ensemble de la population du pays. Relevons dans ce contexte une particularité de ce recensement (outre, bien entendu, les remarques déjà formulées plus haut relatives à la fiabilité de ce genre d'instruments en général). À cette occasion effectivement, une différenciation entre « Roumains » et « Moldaves » fut faite, conséquence de l'orientation politique dominant à l'époque soviétique. Dans la République Soviétique Socialiste Moldave (RSSM), le dogme de l'autonomie d'une éventuelle langue moldave (cf. infra) a longtemps prévalu, ce qui n'est pas non plus resté sans effet sur les roumanophones des régions de l'Ukraine limitrophes de la RSSM où, de différentes manières, un certain « Moldowenisierungsprozess[...] » 'processus d'identification moldave' se faisait sentir (Yakobets 2010, 202–203, traduction W.D.). Cela a des effets jusqu'à aujourd'hui : tandis qu'en Transcarpatie, la quasi-totalité des roumanophones se déclaraient au recensement « Roumains » et non « Moldaves », le résultat était exactement inverse dans la région d'Odessa où une minorité de personnes se présentait comme « Roumains », cependant qu'une majorité très nette se déclaraient « Moldaves ». Pour les besoins de cet article, les personnes se disant « Moldaves » dans les statistiques du recensement seront incluses par la suite dans le terme *roumanophone*. Il faut aussi avouer que les Roumains d'Ukraine constituent une communauté quantitativement très importante et qu'il est justifié, sans trop d'exagération, de voir en eux les représentants orientaux de la famille des langues romanes.

La Transcarpatie est, parmi les trois régions mentionnées, celle où le roumain est de loin le moins représenté, et celle qui a généré le moins de recherches ces derniers temps. Le recensement de 2011 faisait apparaître une population forte d'à peine 33.000 personnes se déclarant « Roumains » (32.000) ou « Moldaves » (environ 500). Cela correspond à 2,6 % de l'ensemble de la population de Transcarpatie (en comparaison, celle-ci compte 81 % d'Ukrainiens, 12,7 % de Hongrois et 2,9 % de Russes).

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

Cette situation se reflète dans la structure de l'implantation ; de nos jours, il n'y a pas d'agglomération de grande envergure où les Roumains représentent la majorité. Il est donc évident que les possibilités d'entretenir sa langue maternelle sont modestes. La population roumaine s'était implantée au fil du temps le long de la rive droite de la Tisza, de la même manière que des Ukrainiens vivaient sur la rive gauche du fleuve. Il est intéressant de constater que les communautés (de Roumains en Transcarpatie et d'Ukrainiens en Marmatie) ont à peu près le même poids démographique : le recensement de 2002 a fait apparaître que 34.000 personnes se déclaraient de langue maternelle ukrainienne en Marmatie pour un total de 61.000 locuteurs en Roumanie. Comme les remarques précédentes le démontrent, des contacts multiples s'étaient développés entre les langues, de telle sorte que des ukraïnismes étaient apparus en roumain (cf. les analyses de Leschber 2004 ; 2005) et des roumanismes en ukrainien. Les localités les plus importantes, sur la rive droite de la Tisza, comptant une population roumaine sont Slatina (Солотвино) et Apşa de Jos (Нижня Апша, Диброва), toutes deux peu éloignées des villes roumaines de Sighet et Săpânţa. La physionomie d'Apşa de Jos, surtout de son église en bois, continue aujourd'hui encore de révéler le caractère originel fortement roumain de cette implantation. On y trouve, également à l'heure actuelle, le siège d'une association culturelle roumaine, au nom très évocateur de *Dacia*, qui entretient un petit musée ethnographique. Mais les relations politiques après la Seconde Guerre mondiale ont d'abord rendu en grande partie impassable la frontière de la Tisza, de sorte que les contacts avec la Roumanie ont fini par se tarir à force de difficultés. Les conséquences en sont que la Tisza est effectivement en passe de devenir une frontière linguistique (pas complètement étanche il est vrai). Jusqu'à il y a quelques années où un pont et une route ont été construits sur la Tisza entre Slatina et Sighet, les Roumains d'Ukraine transcarpatique étaient contraints de faire un détour de plusieurs centaines de kilomètres pour rejoindre la Roumanie vu qu'il n'y avait aucun pont ni aucun poste frontalier dans la région. Maintenant certes, les deux existent mais les difficultés liées à l'obtention de visa entre l'Ukraine et certains pays de l'UE perdurent.

Dans le nord de la Bucovine, avec sa capitale Tchernivtsi (all. Czernowitz, roum. Cernăuţi), la situation linguistique du roumain est, d'un point de vue politique, bien meilleure. Il s'agit aussi d'une région qui pendant très longtemps a été incluse dans la principauté de Moldavie et faisait ainsi pleinement partie de l'espace linguistique roumain. D'après le recensement de 2001, on y dénombre en tout et pour tout 115.000 Roumains et 67.000 Moldaves, à savoir une population roumanophone de plus de 180.000 personnes. Ces données correspondent à environ 20 % de l'ensemble de la population de la région, ce qui est assez substantiel. Il faut en outre garder à l'esprit qu'au fil des derniers siècles, la part de la population de langue roumaine a été soumise à de fortes fluctuations facilement explicables dans leur contexte historico-politique. La région de la Bucovine du Nord, groupée autour de Tchernivtsi, était elle aussi peuplée majoritairement mais bien entendu pas exclusivement de Roumains avant son annexion en 1774 par la monarchie habsbourgeoise. Nous voici de nouveau

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

confrontés aux sociétés multiculturelles et multiethniques, déjà évoquées plus avant, si caractéristiques de l'Europe du Sud-Est ! Selon la situation politique, leur poids démographique respectif pouvait évoluer (parfois même en un laps de temps assez court), tandis que, contrairement au reste de l'espace linguistique roman, l'inexistence de frontières linguistiques (même pas sous forme de larges bandes de transition comme c'est le cas du croissant marquant le passage du français à l'occitan) continuait d'être la règle.

Pour la Bucovine, nous avons un premier recensement datant de 1774 mais celui-ci ne tient pas compte des appartenances ethniques. Il nous reste des estimations peu sûres allant jusqu'à 85 % de Roumains. Les résultats des questionnaires se font plus précis sous les Habsbourgeois : ainsi, la part des Roumains était forte d'environ 55 % en 1848, ce qui est notable (pour 29 % d'Ukrainiens) ; elle tombe cependant par la suite et jusqu'à la fin de la puissance habsbourgeoise à un tiers (1910 : 34 %) ; en parallèle, la part des Ukrainiens augmente substantiellement dans un premier temps, jusqu'en 1880, pour retomber légèrement par la suite (1910 : 39 %) tandis que celle des Allemands et des Juifs augmente régulièrement (1910 : 21 %). Après l'annexion de la Bucovine à la Grande Roumanie, toutes sortes de mesures de roumanisation de la région sont mises en œuvre (Hausleitner 2001) dont un épisode connu est l'exode presque complet des professeurs autrichiens de l'Université François-Joseph de Tchernivtsi (Weczerka 2010, 84s.). Cela a eu bien évidemment des conséquences sur la composition ethnique et l'utilisation des langues, même si cette dernière n'a touché, on s'en doute, que la répartition proportionnelle de chacune d'elles dans cette région multiculturelle. Par ex., la question de la langue maternelle posée au recensement de 1930 pour la Bucovine a donné les résultats suivants : roumain 41 %, ukrainien 33 %, allemand et yiddish 20 %. N'oublions cependant pas que ces chiffres se réfèrent à l'ensemble de la Bucovine et que la part des Roumains était plus faible dans le nord du territoire (à Tchernivtsi et dans les environs de la ville).

Après la Seconde Guerre mondiale, la Bucovine du Nord est octroyée à l'Union soviétique et intégrée à la République soviétique socialiste d'Ukraine. C'est aussi à cette époque et dans ce contexte qu'un processus de « moldovisation » s'instaure ; il trouve entre autres son expression dans les chiffres des recensements dont il ressort que la part de la population qui se qualifie certes de « roumaine » mais s'estime locuteur d'une « autre langue » (à savoir le moldave), augmente substantiellement jusqu'en 1989 (Yakobets 2010, 202s.). Le roumain réussira ensuite, après la disparition de l'Union soviétique, à regagner du terrain en maints domaines : ainsi les résultats du questionnaire de 2001 ne mentionnent-ils quasiment plus de Roumains se prétendant locuteur d'une autre langue que le roumain (à moins qu'il s'agisse de locuteurs ukrainiens ou russes) ; de même, ils mentionnent des écoles roumaines, une chaire de roumain à l'Université de Tchernivtsi ainsi que des associations culturelles variées. Dans les différents médias également, le roumain est beaucoup plus présent que dans les deux autres parties de l'Ukraine évoquées ici, la Transcarpatie et la région du Boudgeac. Le roumain jouit en outre du statut, garanti par la constitution ukrai-

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

nienne, de langue minoritaire protégée. Ce qui, dans un premier temps, apparaît comme très positif ne semble plus l'être tant à y regarder de près. Si on fait abstraction du fait que le roumain de Bucovine diffère substantiellement de la norme standard de Bucarest et que chez beaucoup de locuteurs ukrainiens ou russes les interférences proviennent de leur langue maternelle (Bochmann 2004), il faut ajouter que l'image de la langue roumaine transportée par nombre de personnes en raison de son prestige global bien moindre vis-à-vis de l'ukrainien ou le russe, n'est pas positive.

Comparée à celles de Transcarpatie et de Bucovine du Nord, la situation du roumain est encore différente dans le sud-ouest de l'Ukraine, soit la région de Boudgeac située entre Prut, la mer Noire et Dniestr ; cependant, la composition démographique actuelle de ces territoires reflète ici aussi, du moins partiellement, leur histoire. Après le rattachement de la Bessarabie à la Russie tsariste, nombreux furent les Tatares et les Turcs à quitter cette région où ils étaient installés jusque-là ; de même des Roumains qui y vivaient et qui émigrèrent à cette époque vers l'ouest. À leur place arrivèrent surtout des colons russes, ukrainiens et bulgares mais aussi des Allemands et des Gagaouzes qui avaient été attirés par diverses promesses. Avec l'établissement de la Grande Roumanie à la fin de la Première Guerre mondiale, la situation évolua de nouveau et diverses mesures de roumanisation forcée furent prises, à quelques exceptions près d'un effet cependant très limité dans la durée étant donné que ce territoire fut rapidement contraint de passer à l'Union soviétique, comme on le sait ; ce qui se traduisit en retour par une russification poussée de la population. Cela n'empêche pas qu'aujourd'hui de nombreuses minorités continuent d'exister, parmi elles les Roumains, c'est-à-dire les Moldaves comme la plupart d'entre eux se nomment ici eux-mêmes : au recensement de 2001, dans la région d'Odessa, 700 personnes se déclaraient roumaines contre 124.000 qui se disaient moldaves.

Cependant, les possibilités de vivre sa roumanité sont dans le Boudgeac beaucoup plus modestes qu'en Bucovine du Nord. Notons certes la présence de quelques quotidiens à la publication toutefois plutôt sporadique et ne réussissant visiblement pas à avoir une influence notable (Kahl/Nechiti 2016) ; il en va de même de la résonnance des quelques radios et émissions télévisées existantes, sans parler des tentatives d'établissement d'un centre culturel roumain à Odessa qui jusque-là sont restées sans succès. Il est cependant frappant que des enregistrements récents (Kahl/Nechiti 2016, 12) témoignent de l'utilisation, par les personnes interviewées, d'un roumain « klar, korrekt und deutlich an der rumänischen Standardsprache orientiert » ('clair, correct et remarquablement proche du registre standard du roumain de Roumanie', traduction W.D.). Malgré tout, les pronostics formulés par les locuteurs eux-mêmes dans le cadre de cette enquête sont tendanciellement négatifs. L'ensemble de ces réflexions font acte, pour cet espace, d'une image où l'empreinte d'influences linguistiques mutuelles est bien visible mais indéniablement dominée par le russe (et aujourd'hui aussi par l'ukrainien). Le roumain a cependant laissé dans les autres langues des traces très reconnaissables, dont il faut chercher une des sources indubitables dans la politique scolaire menée à l'époque de la Grande Roumanie.

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

# 3 Moldavie

La région de l'actuelle République de Moldavie faisait partie, sous son nom traditionnel de Bessarabie et jusqu'à son rattachement à l'Empire russe en 1812, de la Principauté de Moldavie ; il y a tout lieu de penser que le Dniestr (Nistru) formait autrefois un genre de frontière entre les espaces de répartition des colons roumanophones et slavophones. À partir de 1812, le russe, en sa qualité de langue de l'administration, mais aussi l'ukrainien, infiltrent toujours plus qu'avant ces espaces par le biais de colons locuteurs de ces langues, ce qui aboutit ici aussi à différentes formes de contact linguistique pas seulement entre ces langues mêmes mais aussi avec d'autres idiomes répandus dans la région tels le gagaouze, le tatar, le bulgare, l'allemand, le yiddish etc. On ne sait pas exactement avec quelle rapidité la pression exercée par le russe comme langue de l'administration et de l'église a réduit l'influence du roumain ; il est permis de penser que ce phénomène a été différent de région à région. Quoi qu'il en soit, Weigand remarquait au cours des voyages qu'il entreprenait en vue de préparer son atlas linguistique, que le roumain avait réussi à conserver sa place dans de nombreux aspects de la vie publique et en particulier dans les domaines scolaires et religieux :

> « Wenn die Knaben nicht beim Militär Russisch lernen, in der Schule lernen sie es gewiß nicht, selbst nicht da, wo die Lehrer Russen sind und nicht Rumänisch sprechen. Die Unterrichtszeit ist zu kurz, und die ausschließlich rumänische Umgebung macht das Gelernte schnell wieder vergessen. Die Pfarrer sind meist Rumänen, Predigt und Gesang sind folglich auch rumänisch » (Weigand 1904, 24).[4]

Ce qui est important pour la structure du roumain dans cette région, et qui a des conséquences jusqu'au jour d'aujourd'hui, c'est le fait qu'au XIX^e^ siècle, le roumain de Roumanie est soumis de manières très diverses à une transformation massive dont l'objectif est de conférer à cette langue un aspect plus occidental. Pour être concret, l'alphabet cyrillique sera remplacé progressivement par l'alphabet latin et on éliminera du lexique les éléments slaves mais aussi grecs, turcs et hongrois pour les remplacer, en s'inspirant surtout du modèle français, par des néologismes romans. Ce processus fut initié par la publication de divers traités linguistiques, grammaires, dictionnaires etc. ainsi que par les travaux de l'Académie roumaine (fondée en 1866 sous le nom de *Societatea Literară Română*, et depuis 1879 sous celui d'*Academia Română*) pour être relayé et diffusé par les écoles mais aussi les organes de presse émergents. En Bessarabie cependant, qui faisait partie de l'Empire russe, ces mesures

**4** 'Si les garçons n'apprennent pas le russe à l'armée, ils ne l'apprennent certainement pas à l'école non plus, même pas là où les maîtres sont russes et ne parlent pas le roumain. Le temps consacré aux cours n'est pas suffisant, et l'entourage exclusivement roumain fait vite oublier ce qui a été appris. Les prêtres sont pour l'essentiel roumains, en conséquence de quoi les sermons et les chants sont également en roumain' (traduction W.D.).

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

n'ont pu aboutir, de sorte qu'on a continué à y écrire le roumain en cyrillique et que nombre de ces néologismes ne furent pas intégrés à la langue ou le furent du moins très tardivement.

Avec le rattachement de cette région à la Grande Roumanie à la fin de la Première Guerre mondiale, la situation change provisoirement comme en Bucovine du Nord : la Roumanie tente d'établir la norme de Bucarest pour la langue écrite sans pour autant rencontrer beaucoup de succès, le pourcentage d'analphabètes restant incroyablement élevé. Notons cependant une particularité dont les effets en termes de politique (linguistique) se font sentir jusqu'à nos jours : l'Union soviétique essayait alors d'annuler ses pertes de territoire en Bessarabie. Pour ce faire, une République soviétique socialiste autonome moldave avait été fondée en 1924 à l'est du Dniestr à l'intérieur de la République soviétique socialiste d'Ukraine. La fonction première de cette république autonome était d'étayer les revendications soviétiques sur le territoire entre Dniestr et Prut. Une communauté roumanophone vivait à cet endroit mais ne constituait qu'une minorité d'environ 30 % de la population (Kramer 1980, 140). Entre 1924 et le nouveau rattachement, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, des territoires de la Bessarabie situés à l'ouest du Dniestr à l'Union soviétique, on constate au niveau de la politique linguistique un va-et-vient réitéré entre rapprochement poussé de la norme de Bucarest et rejet marqué de celle-ci (cf. pour détails Kramer 1980, 140–145 qui différencie quatre phases). Après la Seconde Guerre mondiale, la République soviétique socialiste moldave conserva une petite bande de territoire de la région de Transnistrie de sorte qu'une langue de terre n'ayant à l'origine jamais fait partie de la Bessarabie, dont la frontière orientale formait justement le Dniestr, y était à présent incorporée. Au niveau politique, l'établissement en 1924 de cette République soviétique socialiste de Moldavie à l'est du Dniestr, a conduit à ce qu'aujourd'hui, après l'obtention de l'indépendance de la République de Moldavie suite à la disparition de l'Union soviétique, une petite région dont la majorité n'est pas roumaine mais slave (ukrainienne et russe) appartient *de iure* à la Moldavie. Cette région s'est déclarée indépendante, après des affrontements militaires dans les années 1990, sous le nom de République moldave du Dniestr ; même si cet État n'est reconnu par aucun pays de la communauté internationale, le gouvernement central de Moldavie à Chişinău n'a *de facto* plus d'autorité sur ce territoire. En ce qui concerne la question de la frontière linguistique roumain-ukrainien/russe, remarquons toutefois que les mutations politiques du XX^e^ siècle ont eu pour effet une forte mobilité démographique dans cette région. Sur le territoire de l'actuelle Transnistrie s'était développée une industrie lourde d'une grande importance qui bien entendu exerçait une certaine attraction. C'est ainsi qu'aujourd'hui, dans l'est de la Moldavie (c'est-à-dire en gros sur le territoire de la Transnistrie), on trouve des Roumains (Moldaves), des Ukrainiens et des Russes à parts démographiques quasiment égales, sauf dans les régions rurales où la communauté moldave domine tandis qu'elle est en minorité dans des villes telles que Tiraspol, Bender ou Rîbniţa. Là, la population russe est la plus importante, les Ukrainiens s'y répartissant de façon assez régulière. C'est cependant

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

la langue russe qui, de manière univoque, a une position dominante à l'intérieur de cet espace public même si, à côté du russe, le « moldave » (qui continue ici d'utiliser l'alphabet cyrillique) et l'ukrainien jouissent du statut de langues officielles de ce pseudo-état (Heuberger et al. 2010, 24 ; la carte correspondante de *l'Atlas de l'Europe de l'Est et du Sud-Est* matérialise ces données par des diagrammes concentriques de couleurs qui indiquent la répartition exacte de chaque langue, mais il faut noter que ce travail a été réalisé sur la base du recensement effectué en 2004 en Transnistrie, que celui-ci présente des faiblesses méthodiques et qu'il a été refusé par Chişinău (cf. Heuberger et al. 2010, 18s.). Remarquons à cet égard que les données relatives à l'appartenance à une communauté ethnique et à l'utilisation de la langue liée à cette communauté divergent assez souvent, les Ukrainiens surtout, mais aussi les « Moldaves » indiquant qu'ils parlent russe. Ainsi, pour cette région comme pour les autres, l'impression d'ensemble est que l'existence d'une frontière linguistique n'est étayée par rien de substantiel ; ici aussi on trouve une zone large que se partagent trois langues au moins (le roumain, le russe, l'ukrainien) avec à côté des minorités (démographiquement moins importantes) bulgare et gagaouze par ex.

## 4 Bulgarie

La situation du roumain en Bulgarie rappelle à maints égards celle de la Transcarpatie ukrainienne. En Marmatie, la Tisza, frontière naturelle qui n'a jamais été impassable, a permis (et continue de permettre) à des populations romanophones et slavophones de vivre ensemble des deux côtés de ce fleuve ; en Bulgarie, il en va de même avec le Danube. Lui non plus ne constitue pas une frontière naturelle insurmontable. Par contre, les mutations politiques du XX^e^ siècle ont pour longtemps rendu difficiles, pour ne pas dire impossibles, les contacts entre les populations de sa rive nord et celles de sa rive sud. Tout comme sur la Tisza, les pays socialistes frères obligeaient leurs ressortissants à des détours considérables pour rejoindre l'autre rive en voiture, leurs pratiques étaient analogues entre la Roumanie et la Bulgarie : ici, c'est le pont entre Giurgiu et Ruse qui, jusqu'à un passé très récent, constituait la seule possibilité de traverser le Danube sur une distance de plusieurs centaines de kilomètres. Ainsi, le fleuve est effectivement devenu une sorte de frontière linguistique. Il est permis de douter que la construction en 2013 d'un pont entre Calafat et Vidin, même reliant deux États de l'UE entre eux, puisse changer quelque chose à cet état de fait. Cette évolution trouve encore une fois son expression dans les résultats des recensements ; tandis qu'en 1910, il y avait encore 105.500 personnes en Bulgarie à se déclarer Roumains (Mărgărit/Neagoe 1997, 76), il n'y en avait plus que 891 en 2011 auxquelles on peut ajouter 3.684 personnes se disant elles-mêmes « Valaques » (cf. infra). Même en tenant compte du fait que les réserves déjà exprimées plus haut continuent d'être de mise face à ce genre de décompte, et même en faisant jouer le fait que, parmi ceux qui ont déclaré lors de l'enquête leur appartenance à la communauté rom, quelques

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

2.000 mentionnent le roumain comme leur langue maternelle, on ne peut que constater un énorme recul en une centaine d'années environ.

La communauté roumaine la plus importante vivait dans le nord-ouest de la Bulgarie, une région limitrophe de la Serbie concentrée autour de Vidin, où elle se trouve encore. Il faut sans aucun doute la considérer en relation avec les Roumains de la vallée du Timok qui se situe elle-même en Serbie (cf. infra) et a déjà été l'objet de nombreuses recherches linguistiques (pour une vue d'ensemble cf. Nestorescu 1996). Une comparaison des langues des deux communautés révèle des différences basées sur l'appartenance, d'un côté, plutôt au groupe des langues de l'ouest (faisant apparaître des analogies avec le dialecte roumain du Banat) et de l'autre côté au groupe des langues de l'est (faisant apparaître des analogies avec les variétés linguistiques de l'Olténie), ces différences linguistiques étant habituellement justifiées par la différence d'origine de ces deux communautés.

Dans le sud de la Transdanubie, région octroyée à la Roumanie après la Première Guerre mondiale et où on essaya d'appliquer des mesures de roumanisation de la population, entre autres en y installant des Aroumains originaires des Balkans, les Roumains ont quasiment disparu après que cette région a dû être rendue à la Bulgarie.

## 5 Serbie

En Serbie, on trouve principalement deux communautés roumanophones, l'une en Voïvodine et l'autre dans la région située entre Morava et Timok (cf. supra). En ce qui concerne cette dernière, notons que ses membres sont appelés « Valaques » ce qui conduit à des malentendus occasionnels. On les a par ex. confondus avec les Aroumains qui, on le sait, se nomment eux-mêmes également « Valaques ». En 2012, cela est même allé jusqu'à l'imbroglio politique, l'ancien président de la République roumaine, Traian Băsescu, proclamant en référence aux droits de la communauté roumaine de la région entre Morava et Timok, vouloir apposer son veto si la concession faite à la Serbie d'obtenir le statut de candidat à l'adhésion dans l'UE se réalisait. Finalement, cela ne se fit pas mais permit d'attirer l'attention des chefs d'État et de gouvernement européens sur l'existence et la situation des « Valaques » de la région. Que celle-ci soit effectivement améliorable, c'est ce que démontre notamment l'attitude de la Serbie face à la mise en place de la Charte européenne des langues minoritaires et régionales que le pays a signée et ratifiée. La Serbie s'y engage à protéger ses minorités et à les soutenir par la définition exacte de mesures précises. Pour ce qui est du « valaque », la réponse serbe aux critiques des experts du Conseil de l'Europe est que cette langue n'est pas standardisée et qu'il n'existe pas de volonté de standardisation parmi ses locuteurs. Cet argument est présenté comme étant « ein Hindernis zur Einführung dieser Minderheitensprache in das öffentliche Leben » ('un obstacle à l'introduction de cette langue minoritaire dans l'espace public' ; Wingender

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

2012, 295, traduction W.D.). Le recensement de 2002 a montré qu'ils sont plus de 40.000 en Serbie à se considérer comme « Valaques », et que parmi eux 92 % indiquent le « valaque » comme étant leur langue maternelle (Wingender 2012, 287 ; au recensement de 2011, ils n'étaient plus que 35.330 personnes à se considérer comme « Valaques »). Les médias roumains déplorent souvent les conditions difficiles dans lesquelles les Roumains de la vallée du Timok vivent ; les données démographiques résultant des divers recensements sont mises en doute (probablement pas sans raison), les chiffres proposés en contrepartie (quelques 300.000) étant certainement aussi irréalistes.

Bien que démographiquement moins nombreux (au recensement de 2002 35.000 personnes se qualifiaient de « Roumains » en Serbie, parmi lesquels 92 % ajoutaient qu'ils étaient aussi roumanophones ; en 2011 il ne restait plus que 29.332 « Roumains » dont 25.410 en Voïvodine), la situation sociolinguistique des Roumains de Voïvodine est bien meilleure que celle des habitants de la vallée du Timok. Les raisons en sont diverses, cherchons-les surtout dans le fait que la Voïvodine est un pays aux traditions multiethniques et multilingues bien ancrées où ces ethnies vivent, dans un respect culturel mutuel, les unes à côté des autres, les unes avec les autres. L'important est en particulier qu'il s'agit d'une région autonome dans laquelle les minorités ont des droits garantis par la loi et la possibilité, dans une certaine mesure, de pratiquer leur langue. Il existe des associations politiques de Roumains, des écoles primaires et secondaires roumaines et le roumain peut être étudié à l'Université de Novi Sad (et bien entendu de Belgrade aussi). Citons pour continuer diverses organisations culturelles ainsi que des médias de masse (radios, chaînes de télévision, journaux) auxquels la minorité roumaine a accès, ce qui est aussi reconnu en Roumanie où il n'est pas rare qu'on se lamente sur la situation des « Valaques » de Serbie.

La situation des deux communautés roumaines de Serbie se caractérise donc aujourd'hui par une certaine hétérogénéité. Cependant, d'un point de vue géographique et linguistique, elles constituent chacune de leur côté la continuation des Roumains vivant dans les régions limitrophes situées sur le territoire de la République de Roumanie. Les deux régions sont, cela va de soi, sous l'influence de diverses formes de contact linguistique, en particulier avec le serbe, et dans la Voïvodine avec d'autres langues répandues sur ce territoire, surtout le hongrois et le slovaque.

## 6 Hongrie

Si l'on considère la délimitation des espaces linguistiques roumains et hongrois, on constate que la situation est à maints égards différente des cas vus jusqu'ici. Les zones d'implantation roumaines en Hongrie forment bien moins que dans les pays présentés jusque-là une région qu'on pourrait qualifier de compacte ou qui, du

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

moins, aurait été autrefois compacte. Si nous avons affaire en Bucovine ou en Bessarabie à de larges bandes d'implantation dans lesquelles deux, voire trois langues sont répandues, les îlots linguistiques roumains de Hongrie se présentent de manière plutôt éparse ; ils se répartissent aujourd'hui sur une longueur d'environ 200 kilomètres à l'ouest de la frontière entre la Hongrie et la Roumanie dans les divisions administratives de Hajdú-Bihar, Békés et Csongrád où des Roumains étaient sans doute installés depuis la fin du XVII^e^ siècle, y ayant été attirés pour y repeupler un territoire que les guerres et les épidémies avaient largement dévasté (cf. Bucin 2005, 127). De nos jours, les Roumains de Hongrie forment une minorité plutôt modeste (au recensement de 2001, ils étaient tout juste 8.000 à se déclarer Roumains et un peu plus, c'est-à-dire environ 8.500, à indiquer que le roumain est leur langue maternelle) : la différence s'explique par le fait que seul un quart de ceux qui se sont déclarés membres de la communauté rom ont aussi déclaré le romani comme étant leur langue maternelle. Même si les représentants de la minorité roumaine de Hongrie partent d'un chiffre avoisinant les 25.000 (cf. Gerner 2012, 420, pour toutes les données), les dimensions de cette communauté n'en restent pas moins discrètes. En outre, son caractère épars rend difficile, pour ne pas dire impossible, la recherche d'une frontière linguistique occidentale se situant à l'extérieur du territoire de la République roumaine, comme c'est le cas au nord, à l'est et dans une certaine mesure au sud du pays, mais plutôt à l'intérieur. Effectivement, la communauté des Hongrois vivant en Roumanie est de loin plus nombreuse que celle des Roumains vivant en Hongrie (le recensement de 2002 faisait état d'environ 1,4 million de personnes de langue maternelle hongroise en Roumanie, cf. Dahmen 2012, 234) ce qui est bien entendu en rapport avec la problématique de la Transylvanie qui avait été incorporée à la partie hongroise de la monarchie habsbourgeoise jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. Mais on cherchera aussi en vain aujourd'hui une frontière linguistique concrète séparant le hongrois du roumain à l'intérieur du territoire de la République ; les zones d'implantation traditionnelle des Hongrois (et aussi des Allemands jusqu'à leur exode massif à la fin du XX^e^ siècle), aux contours clairs et de consistance plus ou moins compacte (pour carte, cf. Illyés 1981, 21), sont de nos jours difficilement identifiables. Les régions ayant le pourcentage le plus élevé de locuteurs hongrois sont les divisions administratives (*judeţe)* de Harghita et Covasna, les seules à être majoritairement hongroises ; elles ne sont pas pour autant situées à la périphérie mais presque au centre de la Roumanie et se présentent comme des îlots entourés aujourd'hui de tous côtés par des régions à majorité roumaine. Il va de soi qu'en Transylvanie aussi on rencontre les formes les plus diverses de contact linguistique, mais celles-ci ont déjà été présentées de nombreuses fois (pour vue d'ensemble, cf. Dahmen 1997).

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

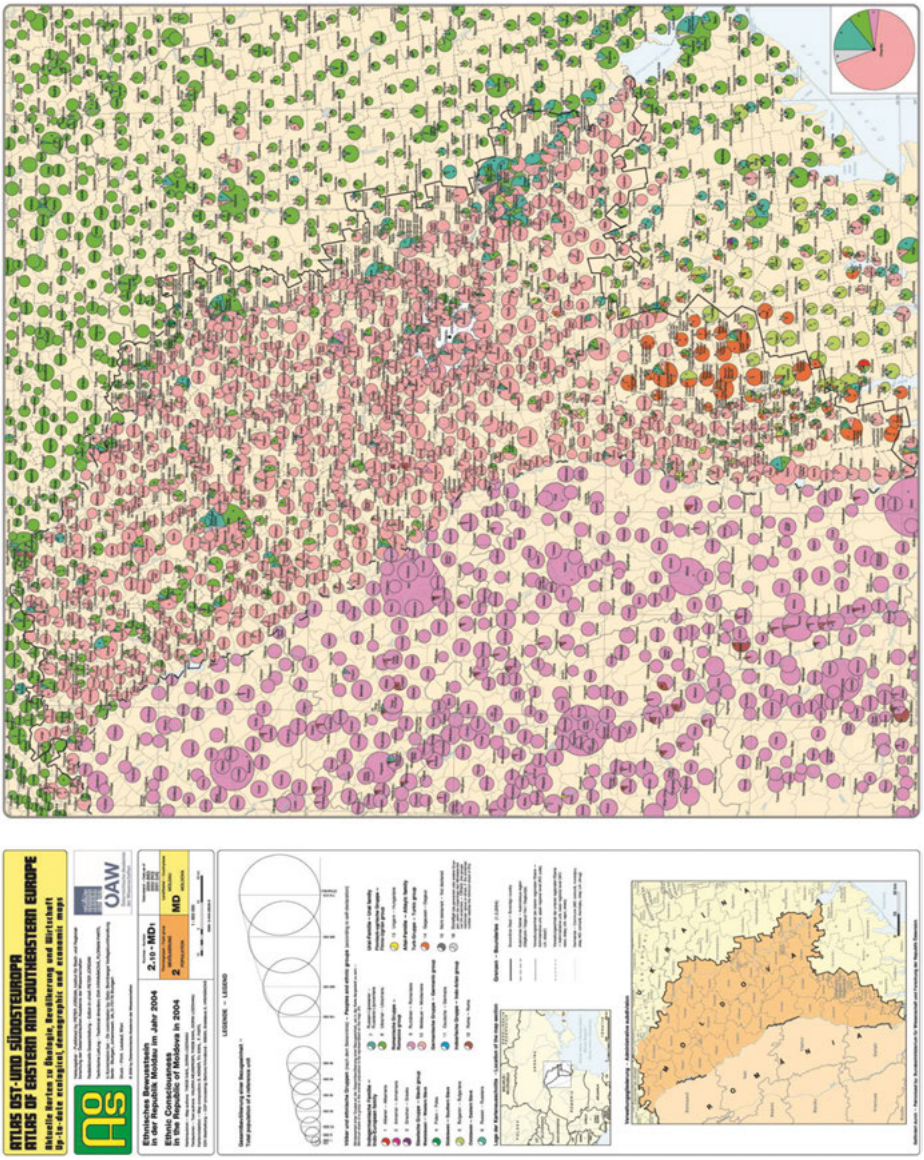


**Figure 1 :** La conscience ethnique dans la République de Moldavie en 2004 (Thede Kahl/Dorin Lozovanu, 2009, in : Peter Jordan (ed.), *Atlas Ost- und Südosteuropa,* Berlin/Stuttgart, Borntraeger, carte 2.10 – MD 1)

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

# 7 Bibliographie

ADC = Conseil international de rédaction de l'ADC (1987–2003), *Atlas dialectologique des Carpathes,* 8 vol., Kichinev, Chtiintsa.

ALMold = Udler, Rubin/Kormanitzki, Viktor (en coopération avec Vasile Melnik et Vasile Pavel) (1968–1972), *Atlasul lingvistik moldovenesk,* 2 vol. (4 parties), Chişinău, Cartea moldovenească.

ALR = Pop, Sever/Petrovici, Emil (1938–1942), *Atlasul lingvistic român,* partea I, 1+2 ; partea II, 1 + Supl., Cluj et al., Muzeul limbii române et al.

ALRR-Bas.Bucov.Transn = Pavel, Vasile (1993), *Atlasul lingvistic român pe regiuni. Basarabia, nordul Bucovinei, Transnistria*, Chişinău, Academia de Ştiinţe a Moldovei.

Banfi, Emanuele (2003), *Evoluzione delle frontiere delle lingue romanze : Romania del Sud-Est*, in : Gerhard Ernst et al. (edd.), *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen,* vol. 1, Berlin/New York, De Gruyter, 622–631.

Bochmann, Klaus (2004), *Gesprochenes Rumänisch in der Ukraine. Soziolinguistische Verhältnisse und linguistische Strukturen*, Leipzig, Universitätsverlag.

Bucin, Mihaela (2005), *O identitate difuză. Repertoriul narativ contemporan al românilor din Ungaria,* Philologica Jassyensia 1, 127–160.

Dahmen, Wolfgang (1997), *Rumänien*, in : Hans Goebl et al. (edd.), *Kontaktlinguistik. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung,* vol. 2, Berlin/New York, De Gruyter, 1458–1470.

Dahmen, Wolfgang (2012), *Rumänien (România)*, in : Franz Lebsanft/Monika Wingender (edd.), *Europäische Charta der Regional- oder Minderheitensprachen. Ein Handbuch zur Sprachpolitik des Europarats,* Berlin/Boston, De Gruyter, 227–241.

Flora, Radu (1971), *Rumunski banatski govori u svetlu lingvističke geografije*, Beograd, Filološki Fakultet Beogradskog Universiteta.

Forner, Werner (2015), *Nomenklaturen in der Weidewirtschaft in den Südalpen*, in : Thede Kahl/Johannes Kramer/Elton Prifti (edd.), *Romanica et Balcanica. Wolfgang Dahmen zum 65. Geburtstag*, München, AVM, 235–264.

Gerner, Zsuzsanna (2012), *Ungarn (Magyarország)*, in : Franz Lebsanft/Monika Wingender (edd.*), Europäische Charta der Regional- oder Minderheitensprachen. Ein Handbuch zur Sprachpolitik des Europarats*, Berlin/Boston, De Gruyter, 413–432.

Gleßgen, Martin-Dietrich ([2]2012*), Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Colin.

Goebl, Hans (2003), *Entwicklung der romanischen Sprachgrenzen : Italoromania und Ostalpenraum*, in : Gerhard Ernst et al. (edd.), *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen,* vol. 1, Berlin/New York, De Gruyter, 631–645.

Goga, Mircea (2004), *Une île de latinité. Culture, civilisation, langue et littérature roumaines*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

Hausleitner, Mariana (2001), *Die Rumänisierung der Bukowina : die Durchsetzung des nationalstaatlichen Anspruchs Großrumäniens 1918–1944*, München, Oldenbourg.

Heuberger, Valeria, et al. (2010), *Ethnisches Bewusstsein in der Republik Moldau im Jahr 2004. Begleittext zum Kartenband im Atlas Ost- und Südosteuropa*, Berlin/Stuttgart, Borntraeger.

Illyés, Elemér (1981), *Nationale Minderheiten in Rumänien. Siebenbürgen im Wandel*, Wien, Braumüller.

Kahl, Thede (2007), *Hirten in Kontakt : Sprach- und Kulturwandel ehemaliger Wanderhirten (Albanisch, Aromunisch, Griechisch)*, Wien et al., Lit.

Kahl, Thede/Lozovanu, Dorin (2009), *Carte 2.10 – MD 1 : Ethnisches Bewusstsein in der Republik Moldau im Jahr 2004*, in : Peter Jordan (ed.), *Atlas Ost- und Südosteuropa*, Berlin/Stuttgart, Borntraeger, s.p.

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10

Kahl, Thede/Nechiti, Ioana (2016), *Minderheitensprachen und Kulturkontakt im Budschak. Eindrücke einer Feldforschung in Südbessarabien (Ukraine)*, in : Wolfgang Dahmen et al. (edd.), *Romanische Kleinsprachen heute*, Tübingen, Narr, 3–32.

Kramer, Johannes (1980), *Das Moldauische*, Balkan-Archiv, Neue Folge 5, 125–200.

Kramer, Johannes (1993), *Sprachatlanten des Rumänischen*, in : Otto Winkelmann (ed.), *Stand und Perspektiven der romanischen Sprachgeographie*, Wilhelmsfeld, Egert, 3–20.

Leschber, Corinna (2004), *Ethnolinguistische Aspekte des slavisch-rumänischen Sprachkontaktes*, in : Larisa Schippel (ed.), *Im Dialog : Rumänistik im deutschsprachigen Raum*, Frankfurt am Main, Lang, 153–197.

Leschber, Corinna (2005), *Die Konzentration von Ukrainismen in Bedeutungsfeldern auf der dialektalen Ebene des Rumänischen*, in : Klaus Bochmann/Vasile Dumbrava (edd.), *Das Regionale in der rumänischen Kultur*, Leipzig, Universitätsverlag, 175–197.

Mărgărit, Iulia/Neagoe, Victorela (1997), *Cercetări asupra graiurilor româneşti din nord-vestul Bulgariei (regiunea Loveci),* Fonetică şi Dialectologie 16, 75–96.

Morf, Heinrich (1911), *Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs*, Berlin, Königliche Akademie der Wissenschaften.

Nestorescu, Virgil (1996), *Românii timoceni din Bulgaria : Grai, folclor, etnografie*, Bucureşti, Ed. Fundaţiei Culturale Române.

Ossenkop, Christina/Winkelmann, Otto (2003), *Entwicklung der romanischen Sprachgrenzen : Iberoromania*, in : Gerhard Ernst et al. (edd.), *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen,* vol. 1, Berlin/New York, De Gruyter, 658–667.

Schramm, Gottfried (1997), *Ein Damm bricht. Die römische Donaugrenze und die Invasionen des 5.–7. Jahrhunderts im Lichte von Namen und Wörtern*, München, Oldenbourg.

Vâlsan, George (1996), *Românii din Bulgaria şi Serbia*, Craiova, Scrisul Românesc.

Wartburg, Walther von (1950), *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern, Francke.

Weczerka, Hugo (2010), *Die « Francisco-Josephina » in Czernowitz. Eine Universität am Ostrand der Habsburgermonarchie*, in : Victoria Popovici/Wolfgang Dahmen/Johannes Kramer (edd.), *Gelebte Multikulturalität. Czernowitz und die Bukowina*, Frankfurt am Main et al., Lang, 67–85.

Weigand, Gustav (1899), *Samosch- und Theissdialekte*, Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache zu Leipzig 6, 1–85.

Weigand, Gustav (1904), *Die Dialekte der Bukowina und Bessarabiens*, Leipzig, Barth.

Wingender, Monika (2012), *Serbien (Република Србија)*, in : Franz Lebsanft/Monika Wingender (edd.), *Europäische Charta der Regional- oder Minderheitensprachen. Ein Handbuch zur Sprachpolitik des Europarats*, Berlin/Boston, De Gruyter, 283–298.

Winkelmann, Otto (1986), *Die rumänischen Sprachatlanten. Ein forschungsgeschichtlicher und methodenkritischer Überblick*, in : Günter Holtus/Edgar Radtke (edd.), *Rumänistik in der Diskussion. Sprache, Literatur und Geschichte*, Tübingen, Narr, 178–216.

Winkelmann, Otto/Lausberg, Uta (2001), *Romanische Sprachatlanten*, in : Günter Holtus/Michael Metzeltin/Christian Schmitt (edd.), *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, I,2, Tübingen, Niemeyer, 1004–1068.

WLAD = Weigand, Gustav (1909), *Linguistischer Atlas des daco-rumänischen Sprachgebietes*, Leipzig, Barth.

Wüest, Jakob (2003), *Évolution des frontières des langues romanes : la Galloromania*, in : Gerhard Ernst et al. (edd.), *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen,* vol. 1, Berlin/New York, De Gruyter, 646–657.

Yakobets, Aliona (2010), *Rumänisch als Minderheitensprache aus der Schüler- und Lehrerperspektive im heutigen Czernowitz*, in : Victoria Popovici/Wolfgang Dahmen/Johannes Kramer (edd.), *Gelebte Multikulturalität. Czernowitz und die Bukowina*, Frankfurt am Main et al., Lang, 195–210.

Angemeldet | wolfgang.dahmen@uni-jena.de
Heruntergeladen am | 18.10.18 13:10